

collection *singuliers pluriel*

Christiane Veschambre

Basse langue

© éditions isabelle sauvage, 2016  
Coat Malguen, 29410 Plouénéour-Ménez  
ISBN : 978-2-917751-68-8  
ISSN : 2275-3893

éditions ] isabelle sauvage

*La mère [...] : Où c'est qu'elle est la criture qu'ils lisent ?*  
*Ernesto : Elle est dans l'livre, la criture, tiens !*  
*La Pluie d'été, Marguerite Duras*

Enfant, j'ignorais que les livres étaient écrits par des personnes. J'ignorais qu'ils étaient écrits. C'était de l'écriture, cela je l'avais sous les yeux, et j'aimais y aller, y demeurer. Et les livres, je les aimais tout entière chaque fois qu'il m'en arrivait un – ce n'était pas une maison avec livres là où je vivais mais chaque individu-livre y entrant, à l'occasion, était accueilli à l'égal des choses qui permettaient de vivre comme la nourriture, le charbon, les vêtements, le buffet, le robinet, le poste de radio.

Et ils étaient comme eux : ils existaient. Lire un livre c'était vivre quelque chose dont on était l'acteur – sujet et objet. Je n'imaginai pas que quelqu'un d'autre, quelqu'un d'extérieur à ce qui se passait quand on lisait le livre, puisse en être *l'auteur*.

La force de cette ignorance c'est la force même laissée tout entière, non détournée, au livre qui nous arrive. Cette chose qui nous est extérieure, qui ne nous connaît pas, que le hasard fait tomber entre nos mains, sous nos yeux, qui y reconnaissent les mots de la langue, mais ils n'ont rien de commun avec ce qu'on connaît des mots hors le livre. On est seul avec eux, ils nous rendent étrangers au familier, nous traversent en même temps le corps et ce qui n'est pas le corps, comme le feront les premiers avènements sexuels.

L'étranger que nous devenons en lisant un livre qui permet ce devenir prend langue avec l'étranger que devient celui qui écrit lorsqu'il écrit. C'est ce que j'ai compris plus tard, au-delà de la révélation qu'il existait des *écrivains*, que j'appris à suffisamment admirer pour interdire toute imagination d'en devenir un moi-même, lorsque je suis un soir tombée de tout cet échafaudage en me mettant à l'écoute d'une voix privée de langue, une voix de grand-mère débile dont j'étais la petite-fille lettrée, à laquelle j'ai commencé à tenter de donner *mes propres mots* (comme dit Ludwig Hohl), c'est-à-dire ceux de l'enfant sauvage qui jusque-là m'étaient étrangers.

Ça n'a pas pris fin, cette tentative. Non plus que la rencontre avec la force étrangère des livres qui vous arrivent, vous adviennent. Ceux-là ne forment pas *corpus*. Ils ne font pas rang dans la bibliothèque, propriété acquise. Ils ne font pas famille où l'on puiserait le réconfort de *se situer* (où vous situez-vous, demande-t-on parfois à l'écrivain, et quelles sont vos influences). Il ne s'agit d'ailleurs pas des livres mais de ce qui y est déposé et qui ne commence ni ne finit, ne se borne pas et *pousse par le milieu*, dont parfois on ne fend qu'un passage qui en s'ouvrant nous fend et fait passage à l'étranger qui nous fait signe.

Dans les pages qui suivent, j'ai voulu parler de quatre de ces rencontres qui ne s'additionnent pas, ne forment pas ensemble. Ce désir m'est venu d'une secousse ressentie en terre volcanique, sur les lieux de la première de ces lectures.

Qui rouvrit le sol lisse reformé au-dessus de la voix sans langue, la croûte toujours reconstituée par-dessus la vivante blessure.

*La mère: Ça peut arriver quelque chose [...]*

*Ernesto: Ça peut, oui.*

*La Pluie d'été, Marguerite Duras*

Secousses ont été les trois autres rencontres. Sous chacune gronde l'énigme du dessous, d'un étranger qui nous arrive en propre. Et quand on est ainsi secoué, fendu, monte en surface ce qui ébranle et que le familier des jours maintient dans l'en deçà : c'est la force du surgissement.

Surgissent et nous traversent le rêve, le vivant, le crime, la place vide du nom, et d'autres forces secrètes auxquelles il faut donner lieu écrit, rendre à l'écriture ce qu'elle nous a donné à vivre.

Ce qui arrive n'obéit pas aux règles de genre, de détermination.

J'ai monté, bloc contre bloc, les morceaux de territoires mis au jour par les forces du surgissement.

« *Le pire ennemi de l'art, c'est l'idée de composition* » écrit Ludwig Hohl dans *Notes*.

Quelque chose, entre les blocs, a continué de gronder. Je l'appelle la *basse langue*. C'est tout ce que j'en sais.

## C'est un garçon de treize ans qui écrit

Il écrit chaque soir depuis le jour où il a commencé à travailler. Chez le menuisier. Depuis le jour où il a commencé, le soir, à manier en cachette, sans le lancer, le boomerang que son père lui a offert pour son anniversaire. Le «boumeran», il dit.

Il vit à Naples, «ville des sangs» dit l'auteur qui n'est pas le garçon. Il vit après la guerre, son père est docker sur le port, sa mère lave des draps. Il vit à Montedidio, un quartier où «si tu veux cracher par terre tu ne trouves pas un seul endroit libre entre tes pieds», dit-il, tellement les habitants sont nombreux sur ce «tufo abitato da millenni, stratificato a ossa e ceneri vulcaniche», ce tuf habité depuis des millénaires, stratification d'ossements et de cendres volcaniques, dit l'auteur. «Et où même les morts ne se tiennent pas tranquilles.»

Il écrit en italien. Il le dit : «J'écris en italien parce que c'est silencieux et que je peux y mettre les faits de la journée, qui se reposent du chiasso, du vacarme du napolitain.» Il sait l'italien parce qu'il l'a appris à l'école, et «parce que je lis les livres de la bibliothèque», dit-il, «mais je ne le parle pas».

Le garçon sait que l'italien est une belle langue reposante, une langue où écrire parce que écrire c'est faire silence et se retourner sur la journée comme le boomerang retourne vers celui qui l'a lancé, mais il sait qu'il parle la

langue de Montedidio, que la langue de Montedidio est sa langue, il dialetto, il napoletano.

C'est moi qui dis cela. Et, déjà, je ne sais plus, je ne sais pas ce que ça veut dire : c'est sa langue. Je sens, en le lisant, qu'il est dans sa langue comme dans son corps, mais aussi dans son esprit, car le garçon n'a pas le corps d'un côté l'esprit de l'autre. Il est au monde dans sa langue et le soir dépose les faits de la journée en italien parce que c'est la langue silencieuse qui facilite la croissance. (C'est toujours moi qui dis cela.) Le garçon croît, en corps et en esprit. Il apprend le métier de menuisier, avec Mast'Errico qui dit au début de chaque journée : «A' iurnata è 'nu muorzo», la giornata è un morso, la journée est une bouchée. Il s'entraîne chaque soir, sur la terrasse où il monte étendre les draps lavés par sa mère, à donner de l'élan au boomeran, sans le lâcher. Il croît en force, et en désir.

Je lis ce qu'écrit le garçon lentement. Je veux dire : je lis lentement, je ne crois pas que le garçon écrive lentement. Il est seulement entier quand il écrit, comme quand il travaille avec Mast'Errico, quand il s'entraîne avec le boomeran, quand il écoute Don Rafaniello. Et, entier, il n'y a pas de plus ou moins grande vitesse ou lenteur, il n'y a pas d'écart possible entre ce qu'il fait et ce qu'il pourrait faire. Je lis lentement parce que j'ai acheté le livre de l'auteur dans la ville de Naples. À Naples je lis le livre chaque jour dans la chambre de l'hôtel. Je suis sur le lit, à ma droite la fenêtre donne sur une rue large, le ciel et, parce que je le sais, la mer un peu plus bas qu'on ne voit pas de la chambre.

Je sens en écrivant ces dernières phrases que quelque chose en moi veut imiter le garçon qui écrit.

Il faut dire qu'il imprègne. Qu'il est difficile de n'être que soi-même quand on le lit.

Cependant, quand je le lis jour après jour dans la grande chambre, lentement, je ne deviens pas le garçon. Ce n'est pas cela qui m'arrive. D'abord il ne m'arrive rien. Si je lis lentement c'est parce que je lis en italien, qu'il me manque beaucoup de mots en italien, alors sur chaque page je bute sur un petit monticule, parfois deux ou trois, ou quatre, et j'essaie de comprendre ce dont il s'agit, je retourne un peu en arrière, je mesure le geste nécessaire pour franchir le monticule et j'y parviens à peu près. J'ai aussi avec moi un minuscule dictionnaire. Je m'aide avec lui, mais il est fruste, fait ce qu'il peut. Comme moi.

« Nous sommes en Italie, dit papa, mais nous ne sommes pas italiens. Pour parler la langue, nous devons l'étudier, c'est comme à l'étranger, comme en Amérique, mais sans partir. Beaucoup de chez nous ne le parleront jamais l'italien et mourront en napolitain. C'est une langue difficile, il dit, mais tu l'apprendras et tu seras italien. Moi et maman, non, noi nun pu, nun po, nuie nun putimmo. » Il veut dire "non possiammo", nous ne pouvons pas, mais le mot ne lui sort pas. Je le lui dis, "non possiammo", bravo, il dit, bravo, toi tu connais la langue nationale. Oui je la connais et en cachette même je l'écris et je me sens un peu traître et alors dans ma tête je me récite le verbe pouvoir en napolitain : i' pozzo, tu puozze, isso po', nuie putimmo, vuie putite, l'loro ponno. »

Je relis attentivement. Je ferme le livre et à mon tour je récite la conjugaison au présent du verbe pouvoir en napolitain. Je sens comment la bouche se referme, comment elle garde en elle, dans son intérieur, la nourriture à mâcher : sans doute ne faut-il pas craindre de manquer pour la laisser aller vers l'ouvert italien de « possiammo ». Il y a dans cet ouvert le gracieux de qui se sent en sécurité, et peut user de la langue gratuitement, et aimablement. Langue aimable en vue d'être aimé.

Que le père sente quelque chose comme cela, et laisse à son fils la pratique de cette amabilité – « bravo », dit-il, satisfait de l'entendre dire le mot que le garçon ne voulait que lui passer, comme le sel à table, mais il ne le prend pas, il le regarde avec contentement tenir dans la main de son fils, sorti de sa bouche –, le garçon n'en est pas pour autant divisé ni corrompu.

*Je vois le dos de mon père. Il se tient devant la fenêtre, regarde la rue, l'immeuble d'en face.*

*Son dos silencieux dit à l'enfant : fais comme si je n'étais pas là, dans la pièce commune, pendant que tu apprends la langue étrangère, prends tout l'espace et tout le silence dont tu as besoin, je suis le paravent déployé devant la rue familière, appuie ton regard sur moi comme sur le mur aveugle où projeter l'espace ouvert par la langue étrangère qui entre en toi et, quand tu auras fini l'exercice, appris la leçon, je pivoterai, c'est le visage de ton père qui, debout devant toi avec ta mère revenue de la cuisine, tous deux t'entendant réciter la déclinaison, s'ouvrira en rire comme à l'écoute d'une bonne blague.*

*Mon père rit avec ma mère : je sais qu'ainsi ils apprivoisent leur fierté et leur crainte de l'enfant qu'on ne comprend plus.*

Chez Maître Errico, où le garçon apprend le métier de menuisier, loge aussi Don Rafaniello. Il est cordonnier. Il est arrivé quand la guerre était finie, descendu d'un pays plus au nord. Chez Mast'Errico, le garçon écoute son maître, et Don Rafaniello.

Chaque jour, je lis ce que le garçon écrit. Je bute, reviens en arrière ou saute. Ou demande à mon petit aide. Mais je comprends très bien le garçon. Je le suis très bien à travers les grumeaux, ma lente élocution et les monticules de la page.

C'est le garçon qui écrit. Pas l'auteur.

« Je garde le boumeran à côté de moi sur la table de la cuisine, je l'ai toujours avec moi, même sur moi, je me le garde au travail sous la veste. » « Le boumeran vient de la mer, il doit voler, en attendant il fait croître les muscles d'un gamin qui sent encore l'encre d'école, travaille depuis juin chez un menuisier et écrit les faits de sa nouvelle vie avec un crayon sur un rouleau de papier offert par le typographe de Montedidio, un reste de bobine. Et le rouleau tourne et déjà je vois écrites les choses passées, qui s'enroulent tout de suite. »

Son histoire n'est pas simple. Il croît et l'on sent la force se densifier en lui et le désir lancer ses vibrations comme le boumeran dans la main qui l'élance mais ne le lâche pas.

Au-dehors de la chambre où je lis, il y a Naples. Naples est l'ombre de mon Italie. Je connais en Italie les villes de beauté claire, les villes saisissantes. Il n'y a pas longtemps, c'était à Pistoia où je n'étais jamais venue, je me suis

trouvée à marcher au hasard pour rejoindre l'endroit où je logeais. J'ai débouché sur une place, je l'ai traversée seule dans la nuit. Je ne savais plus si j'étais éveillée, si le bruit de mes pas sur le sol tenait lieu de frontière entre les territoires du songe et de l'éveil, ou s'ils sonnaient sur une place dont la beauté déchirant l'ordre du temps ignorait la présence transitoire de ceux qu'elle atteignait. Naples est noire. Par la fenêtre de la chambre où je lis en butant, je vois la lumière, je sais la mer, mais dans la lumière la ville est noire. S'il arrive qu'une rue tienne façade, angles tournés, on bute sur ses vivantes décompositions. Je ne saurais traverser seule la nuit une de ses places.

Il fait noir dans l'escalier que monte le garçon pour aller sur la terrasse des lavoirs où sèchent les draps, il fait noir dans le lavoir d'où surgit Maria qui habite la même maison et, comme le garçon, a treize ans, mais « elle, elle est déjà dans un corps arrivé ».

L'émotion est une violente secousse de l'être. Traverse l'être comme l'élan donné par le garçon au boumeran, de plus en plus puissant, il s'entraîne en alternant bras gauche, bras droit, il ne le lâche pas. « Papa, écrit-il, a eu le boumeran par un marin ami. Ce n'est pas un jouet, mais pas non plus un outil de travail, c'est une chose entre, c'est une arme. »

Le boumeran vient d'Australie. De plus loin encore que Don Rafaniello, descendu d'un pays au Nord.

*À treize ans je reçois moi aussi un boumeran en cadeau. C'est un tourne-disque. Lui aussi vient de très loin. D'un monde où on écoute de la musique. La grande. Avec le tourne-disques je reçois un disque de Chopin.*

*Il y a un moment dans la journée où je suis seule dans la pièce commune. Un moment-terrasse. La nuit est déjà tombée, c'est l'hiver, le père n'est pas encore rentré de l'usine, la mère est partie faire le ménage dans des bureaux, le frère fait la guerre. Je suis allongée par terre, près du poêle à charbon, je n'allume pas la lumière, je serre la chatte endormie contre moi, j'ai posé l'aiguille sur le disque. J'écoute. Qu'est-ce que j'entends ? De quoi voler, moi aussi, à travers les larmes. J'entends ce qui ouvre le cœur à pleines mains, déroule, suspend, monte à l'incandescence un noyau de l'être qui largue les amarres natales, familiales, et qui a besoin de l'obscurité. Chaque soir, j'élançe jusqu'à la suffocation la spirale ascendante d'un courant de flammes.*